

TEMPERATURE

Da 21 février 1905.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade, showing temperature readings for various times of day.

Carnet Mondain.

Bals au Théâtre de l'Opéra. Jeudi, 23 février, Elfa d'Obérol. Lundi, 27 février, Consus. Mardi, 28 février, Atlantéens. Jeudi, 2 mars, Chevaliers de M. Lundi, 6 mars, Equipe de Pro. Mardi, 7 mars, Equipe de Co.

Le 22 Février.

Le peuple américain, qui, quoiqu'il soit à un haut degré de puissance et à une prospérité sans parallèle, en un temps si court qu'il fera l'étonnement des générations futures, n'a conservé que les forces et les qualités qui sont le secret de son grandeur et qui permettent de dire qu'il peut regarder l'avenir avec confiance. Il en est une, entre autres, qu'à travers l'agitation d'un siècle et quart d'histoire unique dans les annales humaines, il a su conserver précieusement : la reconnaissance envers ceux qui ont jeté les bases indestructibles sur lesquelles repose son grandeur. Il honore tous ses grands ancêtres, les "pères de la patrie", et ce respect du passé ne peut que lui attirer l'estime et l'admiration.

Sa présidence fut peut-être la plus simple et la plus sage; au cours des huit années qu'elle dura, le soldat devenu citoyen fit preuve de grande et belle qualité; et tous nous nous souvenons des leçons d'honnêteté politique et de sage gouvernementale qu'il nous a laissées. A peine Washington était monté jusqu'à la salle qu'il aspirait à en descendre. Quand le grand homme fut arrivé au terme de sa vie politique, il se compara au voyageur harassé qui rentre à la couchée pour jouir du repos qu'il a mérité.

Les Dames de la Halle.

Paris, 11 février.

Au moment où les Halles vont perdre leur physionomie particulière, et vont, comme nous le disions récemment, se métamorphoser sous l'effet de récents décrets — est morte avant-hier une des doyennes de la "mairie", présidente de la chambre syndicale des dames détaillantes, Mme Supply, qui, à soixante-six ans, avait gardé toute sa vivacité d'esprit, et qui était une manière de personnalité féminine. Ainei chaque année disparaît quelque-une de ces aimables vieilles, vigoureuses et intelligentes, Françaises de bonne souche populaire, et qui sont les derniers modèles d'un type qu'un avenir proche ne connaîtra plus : la dame de la Halle.

Car les dames de la Halle sont fidèles aux habitudes d'esprit, aux façons d'agir qui les ont rendus populaires; elles gardent le mémoire du passé, et elles l'aiment. Sans doute, elles ont subi ces transformations, ces évolutions auxquelles rien n'échappe. Et il serait arbitraire et absurde de les comparer à leurs ancêtres enthousiasmées pour le duc de Beaufort, dont la tournure martiale et la merveilleuse chevelure blonde avaient séduit tous les cœurs — Beaufort, roi des Halles, et comblé d'une popularité qui faisait "la niche de Mazarin".



Lettre de Tolstoy.

Le grand écrivain expose ses idées sur la situation actuelle et l'avenir de la Russie.

Un journal parisien dans son de ses récents numéros a annoncé, d'après une interview avec le représentant du "Standard", le comte Tolstoï se proposant de publier, d'ici quelques jours, une lettre dans laquelle il exposerait sa façon de voir sur l'avenir et l'état actuel des choses en Russie. Voici les principaux points de cette lettre, qui sera publiée sous peu :

1° Tous les gouvernements, qu'ils soient monarchiques, constitutionnels ou républicains, ne sont pas autre chose que des institutions qui, à l'abri elles-mêmes de tout changement, ont le droit de punir les autres, de piller et de voler; 2° Si les ouvriers russes ne les classes éclairées ne connaissent les véritables besoins du peuple ni ses besoins réels. Aussi le programme qu'ils soumettent à un gouvernement n'est-il pas celui du peuple; 3° Ces mêmes éléments qui réclament du gouvernement, telles que la liberté de pensée, de parole, de conscience, quoiqu'elles constituent les conditions essentielles d'une existence cultivée, ne touchent pas au cœur du problème, aux besoins réels du peuple qui, d'après le comte Tolstoï, se résument dans la nationalisation et la mise en commun de la terre. Sur ce point, ni les classes ouvrières ni les classes éclairées n'étaient la voix, et les peuples des autres pays sont également muets. En dépit de la liberté apparente dont jouissent ces pays soi-disant civilisés, en dépit de leurs Parlements, leurs gouvernements ne veulent pas permettre dans leurs assemblées législatives qu'il soit fait droit à ce besoin urgent du peuple. 4° Dans les autres pays, il existe une presse soi-disant libre et indépendante; mais cette liberté n'est qu'apparente. La presse tout entière, en effet, est entre les mains des riches, qui ne veulent pas entendre parler des intérêts du peuple; 5° Le seul moyen d'arriver à un changement dans la politique générale, c'est de perfectionner l'individu moralement et religieusement. Alors, par le seul développement de la personnalité morale et du respect d'autrui, la haine et la brutalité disparaîtront.

EN RETRAITE.

Washington, 21 février. — Un amendement au projet de loi de l'Académie Militaire a été adopté, permettant à la retraite du sénateur Joseph R. Hawley, du Connecticut, comme Brigadier Général.

THEATRES.

ORPHEUS.

Le programme de l'Orpheus est excellent cette semaine, aucun des numéros qui se soit intéressé au possible, mais il en est deux, ceux de la famille Nelson et de Cuning qui sont véritablement extraordinaires. La famille Nelson comprend une dizaine d'acrobates et d'athlètes prodigieux. Quant à Cuning, il se laisse emmener, en travers, enchaîner et enfermer dans une cage en fer, puis en sort au bout de quelques minutes. C'est un tour de force incomparable. C'est une grande semaine pour l'Orpheus.

THEATRE.

Dans "Beau Brummel" comme dans "Ivan the Terrible" Richard Mansfield a triomphé, et l'accueil que lui a fait le public en ces occasions serait suffisant pour tourner la tête à un artiste moins habitué au succès que lui. Mais les applaudissements sans fin, les rappels ne le troublent pas, et il joue toujours avec cette conscience, avec cette justesse qui fait de lui un des plus grands artistes des temps modernes. Son triomphe durera jusqu'à samedi soir, pour sa soirée d'adieu, il jouera le rôle principal de "Dr Jekyll and Mr Hyde". Ce soir "The Merchant of Venice".

THEATRE.

"The Show Girl", une comédie musicale jouée par une troupe dont Stella Mayhew est l'étoile, fait florir au Crescent. La soirée était soulevée aux deux représentations d'hier. L'étoile, qui est de première grandeur, est entourée d'artistes excellents.

GREENWALL.

La troupe Baldwin-Melville triomphe une fois de plus dans un mélodrame à grand spectacle, un genre qu'elle affectionne particulièrement, ment, comme, du reste, les habitués de ce théâtre. Les péripéties du "Suburban", les situations profondément émouvantes qui y abondent, se prêtent admirablement à un déploiement du talent des artistes. Mais l'extraordinaire aujourd'hui. Greenwall.

LYRIQUE.

Foule toujours aussi grande au Lyrique pour entendre et voir Anna Eva Fay dans son étrange exhibition de "somnolence", durant laquelle elle accomplit de véritables prodiges. Le public a cessé de discuter le merveilleux pouvoir de l'artiste; il le constate et l'admire autant qu'elle le mérite, c'est à dire beaucoup.

Le salut au drapeau.

New York, 21 février. — Il a été décidé par le "Political Study Club" de Bayonne, N. J. après un chaleureux débat auquel une quarantaine de femmes ont pris part, que les femmes doivent saluer le drapeau comme le font les hommes, c'est à dire en portant leur main droite à leur front. Le club est composé des femmes de la haute société de Bayonne et des environs. La question du salut était agitée depuis quelque temps et les membres sont allés jusqu'à demander l'avis du président.

Durant le débat qui a précédé le vote une femme d'un certain âge a déclaré que les femmes devraient attendre pour saluer le drapeau qu'on leur donnât les droits et pleins pouvoirs de citoyens.

L'INCENDIE DES QUAIS.

Boston, 21 février. — Les pertes encourues par la "Boston and Maine Railroad Co." propriétaires des quais Nos 3 et 4 des docks-tunnels Hooock à Charleston, qu'on brûlé ce matin avec un fût de grande valeur, sont évaluées à \$400,000 et atteindront près d'un million de dollars avec les avaries du vapeur Philadelphie, de la ligne Furness-Leyland.

Le qui contigu, No. 5 qui fut détruit par le feu en novembre dernier, et que l'on reconstruit, a été légèrement endommagé. Le premier commis, Fellows, du vapeur Philadelphie, a sauté par-dessus bord et a été recueilli dans un état d'épuisement complet et l'un des chauffeurs du vapeur a eu une jambe cassée en sautant dans un bateau à lest qui se trouvait tout près.

Le capitaine Dickinson et sa femme étaient sur le pont de sauter à l'eau pour éviter les flammes qui gagnaient la poupe du vapeur où ils s'étaient réfugiés, quand ils ont été pris sur le bateau à incendie. Le feu a pris, on ne sait comment, dans le fourage qui se trouvait sur le quai No 4, à 1:30 ce matin, et s'est étendu avec une rapidité extraordinaire sur tout le vaste hangar. Moins de cinq minutes après qu'on les eut découverts, les flammes avaient gagné un quart d'acre du quai couvert de marchandises inflammables. Le "Philadelphie", qui est arrivé de Liverpool samedi dernier et qui avait déchargé environ le quart de sa cargaison, a pris feu au bout de quelques minutes. Comme il y avait peu de remorqueurs dans le port, il n'a pu être retiré de sa position périlleuse qu'au bout d'une heure. La direction du vent a seule empêché, croit-on, une plus grande destruction de propriétés à Charleston. Les pompiers n'ont pu se rendre maîtres du feu qu'à l'aube. Le capitaine Dickinson du "Philadelphie" dit qu'aucun de ses hommes n'a péri, mais que trois ont été blessés. On ne connaît l'étendue des dommages subis par le bateau et la cargaison que lorsque celle-ci aura été déchargée. Il est considéré très heureux que le Dalton Hall qui était de l'autre côté du quai n'ait pas pris feu, parcequ'il est chargé d'une précieuse cargaison destinée à Rotterdam. Les vapeurs Michigan de la ligne Warren et Astello ont été menacés par les flammes, mais ils y ont échappé. Bien que les pertes soient grandes, l'incendie des quais n'entravera pas sérieusement le trafic maritime.

La neige en Pennsylvanie.

Clarion, Pa., 21 février. — Clarion, Kane, Marienville et les autres villes des environs sont pratiquement isolées du reste du monde de suite des inépuisables amas de neige qui se sont accumulés sur cette partie du pays. Depuis 12 jours les trains de compagnie Baltimore et Ohio n'ont pas dépassé Clarion. Les localités situées entre cette ville et Kane n'ont pas reçu de maille depuis huit jours.

A PROPOS D'ANGELO.

On a évoqué un grand nombre de souvenirs caricax à propos d'Angelo, le drame de Victor Hugo dont nous avons parlé à propos de sa reprise par Sarah Bernhardt.

On n'a pas rappelé encore que c'est après cette pièce que Victor Hugo écrivit un procès resté célèbre à la Comédie Française, et où il fut question à la fois d'Henri et d'Angelo.

Le petit réclamaît des dommages-intérêts à la Comédie Française, pour n'avoir pas représenté, contrairement aux traditions consenties, les ouvrages dont il était l'auteur — le théâtre avait retiré la pièce de l'affiche, bien que le bénéfice moyen des représentations fut encore de mille francs environ. Il se plaignait d'être sacrifié à une coterie littéraire qui accaparait le théâtre de la rue Richelieu et il disait, par l'organe de son avocat, Me Paulard de Villeneuve: "Il s'agit de savoir si un théâtre que l'Etat subventionne, qui vit aux dépens du budget, doit être ouvert à tous et s'il n'est que le monopole exclusif de quelques-uns."

Devant le tribunal de commerce, et ensuite devant le cour royal de Paris, sous la présidence de M. Séguier, premier président, Victor Hugo gagna son procès. Victor Hugo prit la parole lui-même pour défendre sa cause.

L'administrateur de la Comédie-Française perdit sur cette ligne. Il fut condamné à payer cinq mille francs de dommages et intérêts, à représenter "Henri" dans le délai de deux mois et "Marion Delorme" dans

le délai de trois mois, et à compléter, dans le délai de cinq mois, les représentations d'Angelo assurées par traité. Quand le cour confirma le jugement du tribunal de commerce, Victor Hugo fut acclamé.

On n'a pas oublié avec quel empressement touchant et généreux, l'an dernier, en mars, lors de la tombée des artistes français, Mme Champaçon répondit à l'appel du marquis de Montebello et du directeur de "Gambetta". Mme Champaçon, doyenne du pavillon du gibier et de la volaille en gros, accepta aussitôt de faire partie du comité des dames patronesses. Nous traînons son portrait à ce moment: à quatre-vingt ans, la doyenne venait tous les jours à la Halle, et par tous les temps. Grande et d'une physionomie attirante, aux yeux francs et pétillants, Mme Champaçon nous contait quelques souvenirs lointains — le temps où les occasions entraînaient dans Paris: Napoléon III lançant les Halles — et nous rapelaient des incidents qui avaient marqué ces dernières années: la réception des dames de la Halle offerte à l'amiral Avelin, et le cadeau apporté à Danquerke, pour l'impératrice de Russie.

Cette parfaite droiture, cette manière de généralité brusque, cet enthousiasme bon enfant honorant cette corporation originale, lui donnent une place à part dans la complexe diversité des métiers de Paris. Quelque chose de la célèbre Mme Angot se mêlera toujours à l'idée que nous nous faisons, que nos petits fils se feront des dames de la Halle.

Certes — et les rêveurs qui aiment Paris et la fantaisie de ses mœurs le regrettent en souriant — certes elles n'ont plus cette allure légèrement conventionnelle, et qui est dans le ton de l'opéra comique, cette allure qu'on leur prête si longtemps comme on inventa pendant deux siècles un type faux et tant de la bergère.

Mais elles n'ont pas perdu leurs vertus originales et, au bon sens du mot, gentilles. Elles mériteraient déjà l'estime par leur probité et leur labeur, comme le rapide élan qu'elles mettent à soulager les miséreux. Par tout ce qu'elles ont gardé du passé, par tout ce qu'elles en ont conservé, elles attirent une franche sympathie, et il est à souhaiter que, combattant les influences qui les veulent détruire, elles puissent continuer leur rôle et porter leurs chères traditions comme une cocarde de rubans à leur bonnet.

On n'a pas oublié avec quel empressement touchant et généreux, l'an dernier, en mars, lors de la tombée des artistes français, Mme Champaçon répondit à l'appel du marquis de Montebello et du directeur de "Gambetta". Mme Champaçon, doyenne du pavillon du gibier et de la volaille en gros, accepta aussitôt de faire partie du comité des dames patronesses. Nous traînons son portrait à ce moment: à quatre-vingt ans, la doyenne venait tous les jours à la Halle, et par tous les temps. Grande et d'une physionomie attirante, aux yeux francs et pétillants, Mme Champaçon nous contait quelques souvenirs lointains — le temps où les occasions entraînaient dans Paris: Napoléon III lançant les Halles — et nous rapelaient des incidents qui avaient marqué ces dernières années: la réception des dames de la Halle offerte à l'amiral Avelin, et le cadeau apporté à Danquerke, pour l'impératrice de Russie.

Cette parfaite droiture, cette manière de généralité brusque, cet enthousiasme bon enfant honorant cette corporation originale, lui donnent une place à part dans la complexe diversité des métiers de Paris. Quelque chose de la célèbre Mme Angot se mêlera toujours à l'idée que nous nous faisons, que nos petits fils se feront des dames de la Halle.

Certes — et les rêveurs qui aiment Paris et la fantaisie de ses mœurs le regrettent en souriant — certes elles n'ont plus cette allure légèrement conventionnelle, et qui est dans le ton de l'opéra comique, cette allure qu'on leur prête si longtemps comme on inventa pendant deux siècles un type faux et tant de la bergère.

Mais elles n'ont pas perdu leurs vertus originales et, au bon sens du mot, gentilles. Elles mériteraient déjà l'estime par leur probité et leur labeur, comme le rapide élan qu'elles mettent à soulager les miséreux. Par tout ce qu'elles ont gardé du passé, par tout ce qu'elles en ont conservé, elles attirent une franche sympathie, et il est à souhaiter que, combattant les influences qui les veulent détruire, elles puissent continuer leur rôle et porter leurs chères traditions comme une cocarde de rubans à leur bonnet.

Mais elles n'ont pas perdu leurs vertus originales et, au bon sens du mot, gentilles. Elles mériteraient déjà l'estime par leur probité et leur labeur, comme le rapide élan qu'elles mettent à soulager les miséreux. Par tout ce qu'elles ont gardé du passé, par tout ce qu'elles en ont conservé, elles attirent une franche sympathie, et il est à souhaiter que, combattant les influences qui les veulent détruire, elles puissent continuer leur rôle et porter leurs chères traditions comme une cocarde de rubans à leur bonnet.

Mais elles n'ont pas perdu leurs vertus originales et, au bon sens du mot, gentilles. Elles mériteraient déjà l'estime par leur probité et leur labeur, comme le rapide élan qu'elles mettent à soulager les miséreux. Par tout ce qu'elles ont gardé du passé, par tout ce qu'elles en ont conservé, elles attirent une franche sympathie, et il est à souhaiter que, combattant les influences qui les veulent détruire, elles puissent continuer leur rôle et porter leurs chères traditions comme une cocarde de rubans à leur bonnet.

Mais elles n'ont pas perdu leurs vertus originales et, au bon sens du mot, gentilles. Elles mériteraient déjà l'estime par leur probité et leur labeur, comme le rapide élan qu'elles mettent à soulager les miséreux. Par tout ce qu'elles ont gardé du passé, par tout ce qu'elles en ont conservé, elles attirent une franche sympathie, et il est à souhaiter que, combattant les influences qui les veulent détruire, elles puissent continuer leur rôle et porter leurs chères traditions comme une cocarde de rubans à leur bonnet.

Mais elles n'ont pas perdu leurs vertus originales et, au bon sens du mot, gentilles. Elles mériteraient déjà l'estime par leur probité et leur labeur, comme le rapide élan qu'elles mettent à soulager les miséreux. Par tout ce qu'elles ont gardé du passé, par tout ce qu'elles en ont conservé, elles attirent une franche sympathie, et il est à souhaiter que, combattant les influences qui les veulent détruire, elles puissent continuer leur rôle et porter leurs chères traditions comme une cocarde de rubans à leur bonnet.

Mais elles n'ont pas perdu leurs vertus originales et, au bon sens du mot, gentilles. Elles mériteraient déjà l'estime par leur probité et leur labeur, comme le rapide élan qu'elles mettent à soulager les miséreux. Par tout ce qu'elles ont gardé du passé, par tout ce qu'elles en ont conservé, elles attirent une franche sympathie, et il est à souhaiter que, combattant les influences qui les veulent détruire, elles puissent continuer leur rôle et porter leurs chères traditions comme une cocarde de rubans à leur bonnet.

Mais elles n'ont pas perdu leurs vertus originales et, au bon sens du mot, gentilles. Elles mériteraient déjà l'estime par leur probité et leur labeur, comme le rapide élan qu'elles mettent à soulager les miséreux. Par tout ce qu'elles ont gardé du passé, par tout ce qu'elles en ont conservé, elles attirent une franche sympathie, et il est à souhaiter que, combattant les influences qui les veulent détruire, elles puissent continuer leur rôle et porter leurs chères traditions comme une cocarde de rubans à leur bonnet.

Mais elles n'ont pas perdu leurs vertus originales et, au bon sens du mot, gentilles. Elles mériteraient déjà l'estime par leur probité et leur labeur, comme le rapide élan qu'elles mettent à soulager les miséreux. Par tout ce qu'elles ont gardé du passé, par tout ce qu'elles en ont conservé, elles attirent une franche sympathie, et il est à souhaiter que, combattant les influences qui les veulent détruire, elles puissent continuer leur rôle et porter leurs chères traditions comme une cocarde de rubans à leur bonnet.

Mais elles n'ont pas perdu leurs vertus originales et, au bon sens du mot, gentilles. Elles mériteraient déjà l'estime par leur probité et leur labeur, comme le rapide élan qu'elles mettent à soulager les miséreux. Par tout ce qu'elles ont gardé du passé, par tout ce qu'elles en ont conservé, elles attirent une franche sympathie, et il est à souhaiter que, combattant les influences qui les veulent détruire, elles puissent continuer leur rôle et porter leurs chères traditions comme une cocarde de rubans à leur bonnet.

Mais elles n'ont pas perdu leurs vertus originales et, au bon sens du mot, gentilles. Elles mériteraient déjà l'estime par leur probité et leur labeur, comme le rapide élan qu'elles mettent à soulager les miséreux. Par tout ce qu'elles ont gardé du passé, par tout ce qu'elles en ont conservé, elles attirent une franche sympathie, et il est à souhaiter que, combattant les influences qui les veulent détruire, elles puissent continuer leur rôle et porter leurs chères traditions comme une cocarde de rubans à leur bonnet.

Mais elles n'ont pas perdu leurs vertus originales et, au bon sens du mot, gentilles. Elles mériteraient déjà l'estime par leur probité et leur labeur, comme le rapide élan qu'elles mettent à soulager les miséreux. Par tout ce qu'elles ont gardé du passé, par tout ce qu'elles en ont conservé, elles attirent une franche sympathie, et il est à souhaiter que, combattant les influences qui les veulent détruire, elles puissent continuer leur rôle et porter leurs chères traditions comme une cocarde de rubans à leur bonnet.

Mais elles n'ont pas perdu leurs vertus originales et, au bon sens du mot, gentilles. Elles mériteraient déjà l'estime par leur probité et leur labeur, comme le rapide élan qu'elles mettent à soulager les miséreux. Par tout ce qu'elles ont gardé du passé, par tout ce qu'elles en ont conservé, elles attirent une franche sympathie, et il est à souhaiter que, combattant les influences qui les veulent détruire, elles puissent continuer leur rôle et porter leurs chères traditions comme une cocarde de rubans à leur bonnet.

lettre fort longue et bourrée de chiffres. Mais, par un phénomène véritablement singulier, voici que les lignes et les chiffres de cette lettre s'étaient mis à danser. Les lignes grimpaient, redescendaient avec une vélocité prodigieuse, et les chiffres se livraient à des travaux de gymnastique et de dextérité tout à fait inouïs, et tout à fait indignes de ces petites signes pratiques. L'homme d'affaires pesa ses cordes sur la large table et enfuit son visage dans ses mains. Olivier... lui... pourquoi... murmura-t-il. Il n'en dit pas davantage. Après un instant qui lui parut un siècle, qui, en réalité, avait été très court, il reprit une posture normale, appuya sur un timbre, et, au valet de pied: — Introduisez monsieur le vicomte de Mirebeau... dit-il. Il avait fait faire à son fauteuil tournant un quart de cercle. Il avait la face dans l'ombre. Il était très calme. Il se souleva lorsqu'Olivier parut. Puis: — Entrez donc, mon cher Mirebeau... Tenez, asseyez-vous. Vous avez attendu... Je vous demande pardon... Mais je suis débordé... Olivier avait pris le siège disposé pour les visiteurs. — Voyons, qui vous amène, mon cher... reprit l'homme

d'affaires qui... sans qu'un muscle de sa face bougeât... examinait les traits fatigués du jeune homme... "Quelque ordre à me confier?... Non, pas de tout... Et, sans autre préparation, Olivier avança: — Je viens tout simplement vous parler de mademoiselle Sorel... L'homme d'affaires haussa ses sourcils en signe d'étonnement, puis, d'une voix très naturelle: — Je ne vous comprends pas, mon cher... Ah!... fit Olivier. Visiblement, celui-ci était gêné. Cette démarche lui pesait abominablement. Mais, puisqu'elle était nécessaire, il lui fallait bien la mener jusqu'au bout. Par exemple, il allait la mener en la réduisant à l'essentiel. Il reprit donc... en plantant droit son regard dans celui de l'homme d'affaires, qui, s'étant emparé d'un coupe-papier, s'en frappait à petit coup la paume gauche: — Vous vous souvenez de m'avoir rencontré hier, n'est-ce pas?... Oui... je m'en souviens très bien... Et véritablement très fort... véritablement digne en cette minute de sa réputation d'homme de bien... car jamais je ne

tions humaines... monsieur de l'Orge ajouta avec un sourire: — Je m'en souviens d'autant mieux, mon cher, que votre auto-médon a failli culbuter ma voiture et m'entraîner un cheval de deux cents louis... Au sourire de monsieur de l'Orge, Olivier avait eu également un sourire. Et il songea: — De l'Orge est charmant... ça va aller tout seul... Puis, tout haut: — Ce n'est pas tout ça... Vous êtes débordé, m'aviez-vous dit... Ses instantes sont précieuses... Je n'en veux pas consacrer pas abus... "J'irai droit au fait... Dans cette voiture qui a failli vous catastrophe, je n'étais pas seul... Effectivement... J'étais... Avec mademoiselle Sorel... Vous l'avez reconnue?... L'homme d'affaires crista ses doigts sur la manche de son costume à papier, mais dit paisiblement: — Il m'eût été difficile de ne pas la reconnaître... Parce que... — Simplement parce que je la connais très bien... que vous êtes passé assez près de moi... et que j'avais mon mouchoir... — Décidément... mon seigneur de l'Orge... car jamais je ne

Feuilleton

— DB —

L'Abelle de la N. O.

No 23 Commencée le 27 Janvier 1905

La Séductrice

GRAND ROMAN INEDIT

Par René Vincy

PREMIERE PARTIE

Toute Seule au Monde.

LES MARRONS DU FEU.

— "Madame de Maillepré me pardonnera bien certainement

une négligence qui n'est qu'apparente... — Ah! si on arrivait à Trouville je pouvais la trouver occupée à quelque firt! C'est ça qui on serait une chance!... Quel prétexte à une scène et à une rupture violente... Je serais ridicule... Mais je m'en moque... "Olivier M."

"Vous venez au surplus mettre mes hommages à ses pieds et me croire, comme toujours votre respectueux et affectionné fils..."

Il mit sous enveloppe, sonna, et, à son domestique apparut: — Tenez, Jean... ceci à la poste... Puis il ressortit, remonta en voiture et donna l'adresse de monsieur de l'Orge, rue Meyerbeer.

Il avait pensé qu'après une absence de huit jours, l'homme d'affaires serait à son bureau, bien qu'il ne fût pas encore l'heure où, d'habitude, il s'y montrait.

Il ne s'était pas trompé. Monsieur de l'Orge était effectivement à son bureau. — On montait un escalier luxueux, et, à l'entresol, on avait à gauche et à droite deux portes à doubles vantaux d'ac-

Jon qui portaient ces indications gravées sur cuivre; à gauche: "E. de l'Orge... Bureaux" et à droite, simplement: "E. de l'Orge". C'était sec et clair. Lorsque l'on avait affaire avec monsieur de l'Orge personnellement, on pénétrait d'abord dans une antichambre d'un goût sévère, domaine d'un valet de pied grand style; fracs, cotilons, bas blancs et écarlates... qui vous prenait votre carte si vous lui étiez inconnu ou allait personnellement annoncer si votre nom lui était familier.

Ensuite, après une attente plus ou moins longue... selon que monsieur de l'Orge était occupé ou qu'il jogaît bon de vous laisser quelque temps en expectative... on était introduit dans son cabinet.

Le cabinet était vaste... un peu sombre comme toutes les pièces situées à l'entresol des maisons de Paris, et d'une sobriété d'ameublement qui cadrerait parfaitement avec l'aspect britannique du directeur de l'entresol.

Ce matin-là, monsieur de l'Orge était assis devant une large table placée perpendiculairement entre les deux fenêtres. Un quart de conversation à droite et monsieur de l'Orge se trouvait dans l'ombre, tandis que son interlocuteur se trouvait en pleine clarté.

Toute conversation d'affaires étant une sorte de duel, il est bon de mettre le soleil dans les yeux de son adversaire... pardon... de son combattant... Donc, assis devant sa large table et pas un papier ne traînait, monsieur de l'Orge travaillait.

Il examinait méthodiquement la besogne accomplie durant son absence, compulsait des registres, des liasses de lettres annotées de rouge et de bleu, des notes de sport et de bureau. Malgré le peu d'heures écoulées depuis l'effrayable secousse que l'avait bouleversé, il était fort difficile de découvrir la moindre altération sur ses traits glacés.

Port difficile, pour ne pas dire impossible. Cependant, par instants, ses mâchoires se contractaient, ce qui faisait saillir les maxillaires. Seulement, c'était peut-être un tic. Il était donc fort absorbé lorsqu'après un frappeement préliminaire son valet de pied grand style entra et lui annonça: — Monsieur de Mirebeau... Il releva le front. — Le comte?... demanda-t-il avec une belle tranquillité, car il avait parfaitement compris. — Le vicomte, monsieur... — Ah! très bien... Priez d'attendre quelques minutes. Et, ostensiblement, il se replonga dans l'occupation dont on l'avait arraché: la lecture d'une